





En retard  
au paradis

ISBN : 978-2-88892-081-6

Copyright © 2009 by Éditions Xenia,  
CP 395, 1800 Vevey, Suisse

[www.editions-xenia.com](http://www.editions-xenia.com)  
[info@editions-xenia.com](mailto:info@editions-xenia.com)

Tél. +41 21 921 85 05 Fax +41 21 921 05 57  
skype : xeniabooks

Paul Grossrieder  
Brigitte Perrin

# En retard au paradis

*Dialogues autour du génie helvétique*

Entretiens menés  
par Frédéric Ballenegger

Xenia

## *Remerciements*

Ce livre n'aurait pu voir le jour sans tous ceux qui nous ont offert sans compter leur temps, leurs critiques exigeantes et leurs conseils, parmi lesquels Pierre Mirimanoff, Michel Cagneux, Daniel Métry, Lise Grossrieder, Jean-Michel Mortier, Julien Peissard, Véronique Schönenberg, Geneviève Auroi-Jaggi et Léonard Bagnoud.

Qu'ils trouvent ici l'expression de notre extrême gratitude.

## *Crédits photographiques*

Photos du Palais fédéral © Alexander Gempeler,  
Berne 2009

Illustration de couverture : Fabrice de Grenelle

*À Mathilde, Timothée et Louise,  
13 ans à eux trois.*

*Soyez comme l'oiseau, posé pour un instant  
Sur des rameaux trop frêles,  
Qui sent ployer la branche et qui chante pourtant  
Sachant qu'il a des ailes !*

*Victor Hugo*  
Les Chants du crépuscule





# Paul Grossrieder

## par Brigitte Perrin

Charmey est toujours beaucoup plus loin qu'on ne l'imagine. Depuis la dernière petite ville, Bulle, il faut encore grimper vingt bonnes minutes une petite route à lacets qui traverse la Gruyère, cette région si caricaturale de la Suisse, berceau de ce fromage du même nom qui fait la réputation du pays à l'étranger. Des collines d'un vert vif, si vif que lorsque des vaches noires et blanches s'ajoutent au décor on croit à une peinture naïve. Les pointes des montagnes sont si vives elles aussi qu'on a presque peur de s'y piquer. Et le village même de Gruyères, sur son arrogante colline, nous impose son château comme le lys dévoile, impudique, son pistil.

Au hasard d'un virage, alors qu'on n'y croit plus, soudain apparaît Charmey, au fond de la vallée. Là, ce n'est pas un château, mais le clocher d'une église qui semble donner comme un tuteur aux chalets alentour pour que le tout tienne ensemble, accroché à la pente. Je me souviens qu'il y a plusieurs chapelles encore dans le village, qu'il faut tourner à gauche après la première, à droite juste avant la deuxième.

« Voici le café... et j'ai pensé à vous, me dit Paul Grossrieder en s'installant avec moi sur la terrasse toute boisée du chalet. Je vous ai apporté des petits chocolats Cailler, ils sont faits à quelques kilomètres d'ici, vous savez. »

Puis il a disparu, s'est dirigé vers son bureau, en est ressorti avec à la main quelques livres et une boîte en carton rouge, merveilleusement décorée.

« Ah, et vous goûterez aussi ceux-ci. Rien à voir avec les chocolats gruyériens : ce sont des nougats, ils viennent d'Ispahan, j'y étais la semaine dernière. Et il paraît que c'est

la meilleure confiserie de la ville. C'est le guide des mollahs qui me l'a affirmé... »

Lorsque j'avais rencontré Paul Grossrieder pour la première fois, c'était pour faire son portrait, pour une émission magazine de la télévision. Je savais de lui qu'il avait été prêtre, puis diplomate du Vatican et enfin directeur du CICR. Pas grand-chose de plus. C'était donc avec l'appréhension de me trouver face à un artiste de la langue de bois, sans beaucoup de chaleur à partager, que j'avais sonné à sa porte. Je m'étais pourtant habillée pour la circonstance, et avais espéré qu'il ne ferait pas trop froid – c'était l'hiver et il neigeait – dans ces vêtements d'apparat. C'est un homme rayonnant, les yeux rieurs, un pantalon de velours brun surmonté de bretelles à motifs d'edelweiss qui m'avait ouvert la porte. À ce moment-là, je m'étais dit que la tâche allait être rude de résumer le monsieur en trois minutes trente.

# Brigitte Perrin

## par Paul Grossrieder

En raison de mes anciennes fonctions de directeur général du CICR, des journalistes se sont intéressés à ma personne. Un jour, ce fut une femme de la télévision qui m'appela pour *Photos de famille*. Elle débarqua chez moi, à Charmey, avec un cameraman tout aussi jeune qu'elle. Me voici face à un regard d'enfant qui déconcerte et interroge, et qui contraste avec sa manière très professionnelle de mener l'entretien. Elle me fascina aussi par sa capacité d'apprivoiser Mathilde, ma petite-nièce de deux ans. Premier secret dévoilé : la jeune journaliste a elle-même un petit Timothée.

Pour la nième fois, je résume ma vie, je fais part de mon attachement à la Gruyère, à ses beautés naturelles et au bon sens de ses habitants. Quelque temps après l'émission, nouvel appel de la même journaliste atypique à propos d'un projet dont elle souhaite me parler. En fait, c'était pour m'embarquer dans l'aventure de ce livre.

Au cours de cette aventure, je découvre sa maison, ses poules, ses chèvres, son mari Frédéric, ses enfants, mais aussi son impressionnant bagage intellectuel et professionnel qu'elle cache sous une modestie naturelle. Malgré son âge fort peu avancé, Brigitte pratique un journalisme de la « vieille école », comme celui d'un Jean-Philippe Rapp. Elle offre à l'autre le temps de parler et fait comme si elle n'existait pas.

Et pourtant, elle sait beaucoup de choses et en a aussi beaucoup vu. Elle a passé par la Haute École de Saint-Gall et par sciences-po à Lausanne. De par ses convictions religieuses, elle maîtrise étonnamment l'Ancien et le Nouveau Testament. Fille d'une journaliste-écrivain, elle doit avoir un sens de l'organisation poussé puisque à côté de son métier

elle assume ses rôles d'épouse et de mère, tout en trouvant le temps de rédiger notre livre commun.

Moi, âgé et lent, je reste coi devant cette richesse intérieure et intellectuelle, même si au fil des pages je m'aperçois qu'elle vit et pense très différemment de moi, question de générations. Vous allez voir.

# Responsable du monde ?

**Brigitte Perrin** : *Paul Grossrieder, vous sentez-vous responsable du pays et du monde dans lequel vous vivez ?*

**Paul Grossrieder** : J'ai passé ma vie au CICR à dire aux délégués : « Ne vous sentez pas responsables de tous les malheurs du monde ». Non, je ne culpabilise pas. En revanche, je crois avoir une assez bonne idée globale des situations instables ou des conflits du monde vis-à-vis desquels je ressens le devoir de sensibiliser l'opinion. Mes anciennes responsabilités au CICR me donnent une certaine autorité que j'essaie d'utiliser pour éduquer les consciences à travers mes conférences, mes articles dans les journaux, pour sensibiliser les gens à la « réalité », à la vraie réalité du monde.

**BP** : *On ne vit pas dans la réalité, en Suisse ?*

**PG** : C'est un lieu commun : les Suisses ont la chance de vivre dans un îlot de tranquillité et d'aisance. C'est en s'imaginant dans leur splendide isolement qu'ils manquent de réalisme. Par rapport à ce que vivent beaucoup d'autres pays, les difficultés d'ici n'ont rien de dramatique. Mais la Suisse finira par payer le prix des conflits, de la pauvreté, de la misère de la planète. Elle a donc tout intérêt à contribuer à l'essor des pays pauvres et voilà pourquoi le budget de l'aide au développement doit être significatif. En 2006, il était de 2,2 milliards de francs, soit 0,44 % du PIB. Pour un pays riche comme le nôtre, c'est un montant dérisoire. Je crois au rôle que la Suisse peut jouer, si elle s'en donne les moyens.

**BP** : *Un rôle de modèle ?*

**PG** : Je crois que l'esprit helvétique de réalisme et de compromis pourrait être une source d'inspiration, même pour la politique internationale.

**BP :** *En tant que journaliste, je crois que la Suisse exemplaire n'a pas survécu aux flagellations qui se sont succédé : l'affaire des fiches, le lait en poudre de Nestlé, les fonds juifs, la faillite de Swissair, l'exposition nationale, l'argent des dictateurs, les fraudes de l'UBS... et qui ont englouti le modèle, le génie helvétique. Personnellement, je ne me reconnais pas dans l'arrogance morale et les gains astronomiques d'un Blocher ou d'un Marcel Ospel. Au point que je suis tentée d'adopter le cliché selon lequel la Suisse n'est devenue plus qu'un refuge que pour les millionnaires. La Suisse peut-elle encore se contenter de véhiculer des images alpestres, sans vraiment être dans l'action, l'action européenne, l'action humanitaire, l'action économique ? Où sont les Suisses ? Sont-ils encore en mesure de séduire ?*

**PG :** Des médias libres dans un petit pays sont un miroir grossissant, a fortiori lorsqu'on y a l'habitude de se triturer la conscience... Vous avez raison, ces dernières années ont marqué une certaine déroute morale de la Suisse officielle. Mais je ne crois pas que la Suisse soit pire que les autres.



*La Compassion*

Antonio Barzaghi  
Pas perdus du Parlement, 1890-1902  
Palais fédéral, Berne.





# I

## L'humanité des Suisses

**BP :** *Votre nom est lié à l'institution humanitaire par excellence, le Comité international de la Croix-Rouge (CICR). C'est un monument de l'action suisse dans le monde, un symbole universel. Êtes-vous fier de votre action au sein de ce monument vivant ?*

**PG :** Oui, bien sûr. Comme vous le dites, le CICR est dans l'action pour assister les plus démunis et les plus menacés.

**BP :** *Contrairement à vous peut-être, j'ai été éduquée dans une atmosphère de répétition des tragédies humanitaires. Le vaste mouvement politique de la décolonisation était terminé lorsque je suis née. D'où un certain pessimisme : comme le dit l'astrophysicien Hubert Reeves, vu de Sirius « nous sommes notoirement mauvais à résoudre nos problèmes » – les guerres, les famines organisées, les déportations... Le malheur des autres peuples, je n'ai pas l'impression de pouvoir agir dessus de façon significative, contrairement à vous. Lorsque j'étais à l'école, dans les années 80, on nous faisait régulièrement apporter du riz ou de la farine « pour les petits enfants qui ont faim ». Rétrospectivement j'y vois davantage une vague culpabilité générale de la part des nantis (« sanglot de l'homme blanc » pourrait-on dire en paraphrasant Kipling) qu'une réelle compassion. Je crois que ma génération est soumise à la tentation de la résignation.*

**PG :** Pour susciter la motivation des jeunes à l'égard des pays pauvres, il est nécessaire de leur avoir au préalable inculqué le sens du respect de l'autre. Mais comme l'individualisme est aujourd'hui dominant, c'est aussi l'interdépendance qu'il convient d'encourager. Vivre replié sur soi est dangereux psychologiquement et économiquement.

**BP :** *L'interdépendance, c'est aussi les conséquences de notre manière de vivre sur les pays pauvres et sur le futur de la planète en général.*

*Notre génération a lancé les produits de consommation « équitables » et qui respectent l'environnement en réponse à un conflit intérieur, à une culpabilité non plus post-coloniale mais en relation à la Terre que nous allons laisser à nos enfants. Cela n'a pas été une préoccupation majeure de votre génération, que je vois davantage tournée vers la résolution de culpabilités liées au passé.*

*Vous dites que la Suisse a intérêt à travailler au développement des pays pauvres et qu'il faut éduquer les consciences... c'est bien beau et sans doute les Suisses ont-ils besoin de savoir qu'il existe un ailleurs. Mais on pourrait aussi prendre le problème à rebours et réapprendre aux Suisses à respecter leur propre pays, à consommer des produits locaux, fabriqués sans gaspillage dans le respect de notre terroir.*

**PG :** *Se préoccuper du proche plutôt que du lointain est une intention louable, mais ce souci du proche n'a de sens que s'il se situe dans un contexte plus global. Sinon, sous prétexte de souci du bien-être des Suisses, on évite en fait de s'occuper des autres, dont les besoins sont pourtant beaucoup plus criants. Le bien-être du voisin est inséparable de celui du plus lointain. L'action de la Suisse dans le monde fait partie de la grandeur de notre pays. Je ne pourrais être fier de vivre dans une Suisse oublieuse des situations misérables de l'hémisphère sud.*

*Il serait sans doute très important de tenter la conversion personnelle à des comportements éthiques, mais en bon Suisse, je trouve cela illusoire. L'urgence ne peut attendre la conversion des individus – le christianisme la prêche en vain depuis deux mille ans. La priorité, c'est l'action d'urgence pour toute l'humanité.*

**BP :** *Pourquoi se préoccupe-t-on davantage aujourd'hui de « toute l'humanité » qu'il y a une cinquantaine d'années ?*

**PG** : Les circonstances ont changé. Aujourd'hui, nous pouvons avoir une conscience aiguë et concrète de notre appartenance à l'humanité, car les moyens de communication nous mettent tous en relation avec elle. Le concept d'humanité, quand il a été créé au XVIII<sup>e</sup> siècle, était une abstraction. Aujourd'hui, n'importe qui peut avoir une conscience concrète de son appartenance à l'humanité, et paradoxalement, c'est maintenant que le Suisse semble l'oublier et se replier sur ses frontières, comme si l'humanité s'y arrêtait.

N'oublions pas que ce sentiment d'appartenance universelle est à l'origine d'une idée très suisse : la Croix-Rouge. Henry Dunant voyait en chaque blessé des champs de bataille d'abord un être humain à aider et à soigner, avant d'y voir un Français ou un Autrichien.

C'est parce que le Suisse est traditionnellement attaché à son pays qu'il est bien placé pour se distancier aussi bien du fanatisme ou de l'esprit de clocher que de l'humanité abandonnée à son abstraction, qui souvent manque d'incarnation et de solidité et reste une idée. Le respect des valeurs universelles et la reconnaissance des particularismes doivent se féconder mutuellement. Mon engagement pour la dignité de l'homme à travers l'humanitaire et mon enracinement gruyérien ont toujours fait bon ménage. Miguel Torga l'a dit : « L'universel, c'est le local moins les murs ».

Je ne vois aucune contradiction entre un attachement à ma région – y compris à son folklore – et l'universalité de la dignité humaine. Pour que celle-ci ait un sens réellement universel, il faut qu'elle s'enracine quelque part dans une culture, dans une façon de vivre, dans une façon de faire, et cela finit par vous habiter de telle manière que vous en arrivez à penser que les autres, tous les autres, ont droit à la même chose. C'est ce qui donne de la chair à une universalité qui sinon serait abstraite. Il ne faut pas confondre universalité et uniformité : le local est la partie diversifiée de la dignité de l'homme. La dignité existe chez les Chinois, mais elle ne se traduit pas de la même façon, dans le même contexte et avec les mêmes formes que chez nous.

**BP :** *Pensez-vous que cette valeur universelle d'humanité soit toujours aussi vivante dans le cœur des jeunes Suisses ?*

**PG :** Je serais très étonné qu'en ce sens l'humanitaire n'intéressent plus du tout les jeunes. En parlant récemment à une soixantaine d'étudiants en philosophie de l'Université de Fribourg de leurs débouchés professionnels, j'ai ressenti chez eux le souci de ne pas écarter de leur horizon l'engagement pour l'universalité de certaines causes. Pour moi, cela illustre la force de l'humanité dans l'imaginaire.

Sans aucun doute, une partie des jeunes s'inquiètent d'un marché du travail exclusivement orienté vers des résultats immédiats. Mais on est loin d'une certaine mentalité qui dit en substance : « Y' a assez de pauvres chez nous, ne nous occupons pas de ceux qui sont chez les autres. » Chez les jeunes de 17 à 19 ans que j'ai rencontrés, l'intérêt pour la cause humanitaire est immense.

**BP :** *Vous parlez de protection, de dignité. Je me demande si les jeunes Suisses bénéficient tous de ces deux conditions pour exercer leur liberté. Par exemple, sont-ils vraiment libres de s'engager dans l'humanitaire, sachant qu'à leur retour, ils se trouveront face à un marché du travail difficile et sans toujours bénéficier d'un soutien familial ?*

**PG :** Les immenses écarts de richesse entre les pays sont, à long terme, préjudiciables aux intérêts suisses. Comment changer la mentalité individualiste des jeunes Suisses ? À mon avis, l'information sur les pays pauvres n'est pas suffisante ; elle devrait être synthétisée et interprétée par les spécialistes de ces questions. Plus importantes encore que l'information, l'éducation et la formation à tous les âges et pour toutes les classes aident à comprendre les enjeux véritables du futur. Aujourd'hui, la mentalité n'est formée qu'aux préoccupations immédiates et pas du tout au rappel de l'esprit qui a contribué à façonner notre pays à partir d'une pluralité de langues, de religions et de peuples.

**BP :** *À quoi faites-vous référence lorsque vous parlez de cet esprit ?*

**PG :** La Suisse est une invention radicale, c'est-à-dire dans la lignée des Lumières – tous membres d'une même humanité. L'humanitaire à la Henry-Dunant est à comprendre dans ce contexte. Ce n'est pas un humanitaire chrétien lié à l'idée de charité (et qui, dans la pratique, ne s'adressait en général qu'aux autres chrétiens). Genève comme centre des Lumières – pensez à Voltaire et à Rousseau – a substitué à la charité chrétienne l'universalité de l'idée d'humanité. C'est dans ce contexte que l'humanitaire neutre et impartial a pu naître.

**BP :** *Est-ce l'humanitaire qui a fait la Suisse ou l'esprit suisse qui a fait l'humanitaire ?*

**PG :** Je pense qu'il y a un peu des deux. Quoi qu'il en soit, c'est l'ouverture qui doit dominer. Initialement, les délégués expatriés du CICR étaient non seulement suisses, mais genevois ; l'esprit de Genève était fabriqué en partie par l'humanitaire. Beaucoup de banquiers, militaires ou autorités politiques suisses d'un certain âge vous raconteront qu'ils ont fait 5 ou 6 mois au CICR dans leur jeunesse. Vous ne partez pas pour le CICR si vous n'avez pas un certain esprit d'ouverture. Si la curiosité envers l'extérieur disparaît de l'esprit suisse c'est grave, d'autant plus que la Suisse est un tout petit pays. Quand on se renferme sur soi en Suisse, on se renferme sur peu de chose...

**BP :** *Il est vrai que le CICR a souvent façonné les premières années des jeunes suisses – du moins les enfants des bonnes familles. Mais qu'est-ce que cinq ou six mois dans toute une carrière de banquier ? La Suisse est très active dans les organisations internationales, eu égard à sa taille. Mais elle est aussi très critiquée pour sa politique à l'égard de l'évasion fiscale. Ne reprend-elle pas d'une main banquière ce qu'elle donne de sa main humanitaire ? Si le système que vous décrivez était réellement en train de conquérir le monde, les inégalités économiques et politiques ne devraient-elles pas être en régression ? L'Atlas du monde réel<sup>1</sup> paru en 2009*

---

1. Daniel Dorling et al., 2008 : *Atlas du Monde réel*. Paris : La Martinière.

montre que dans le meilleur des cas, la misère des villes remplace la misère des campagnes. En Occident, la « profitation » – la pression de l'investissement immobilier et actionnaire – prolétarise des tranches de plus en plus larges de la jeunesse. Était-ce aussi le cas quand vous aviez mon âge ?

**PG :** Non. Je dois dire que ma jeunesse était bien plus optimiste que la vôtre, si je me base sur ce que vous me dites. En dépit de la menace nucléaire et d'autres inquiétudes qui pesaient lourdement sur les années soixante – Cuba, Berlin, la Corée, le Vietnam –, ma génération croyait en l'homme, en sa capacité d'éviter le pire et de construire une société vivable. Nous y étions encouragés par l'atmosphère positive créée par le pape Jean XXIII et son encyclique « *Pacem in terris* » sur la gouvernance mondiale, par le mouvement « Économie et humanisme » créé par le P. Lebreton, un dominicain, par l'élection de J.F. Kennedy, par le lancement de la Communauté européenne, par la philosophie politique humaniste mais réaliste de Hubert Beuve-Méry, fondateur du *Monde*.

Dans les années d'après-guerre, toutes ces références humanistes alimentaient notre espérance dans un avenir difficile, mais possible. Elles incarnaient le combat pour une société qui plaçait l'homme en son centre. L'individualisme et le consumérisme étaient moins exacerbés qu'aujourd'hui. Tout n'était cependant pas rose, le totalitarisme soviétique effrayait. Mais j'abordais les problèmes en militant d'un humanisme représenté par des géants politiques tels qu'Alcide de Gasperi, Konrad Adenauer, Robert Schuman, Pierre Mendès-France, qui, sur le fond, rejoignaient les convictions d'un Camus, pourtant athée. Voilà ce qu'étaient, à 20 ans, les moteurs de mon espérance. En même temps, dans ces années-là, je me préparais intérieurement à rejoindre l'ordre des dominicains, riche aussi de personnalités qui ont marqué intellectuellement la France des années 60.

Bien sûr qu'on était moins envahi que vous par le virtuel qui empiète de plus en plus sur le réel et qui le vide de son contenu. Par ailleurs, l'excès de communication me paraît

abolir la substance de la réflexion. Sans affrontement du réel, il n'y a aucune chance d'espoir.

**BP :** *Y croyez-vous toujours, à cet idéal d'appartenance à une humanité commune et réelle ?*

**PG :** J'y crois même plus que jamais. Mais je m'interroge. Quels sont aujourd'hui les chantres d'un humanisme ? Quels leaders seraient en mesure d'entraîner les jeunes vers une vision qui dépasse l'individualisme et le consumérisme ? Pour la Suisse en tout cas, je n'ai pas de réponse.

Pour ce qui me concerne, se situer par rapport au monde environnant faisait partie de mon horizon, sans question, ne serait-ce que par le choix de la diplomatie, qui est une façon d'être présent au monde. C'est très intéressant de voir qu'aujourd'hui encore l'action humanitaire regroupe des gens qui ont le feu sacré pour cette cause. Nous étions prêts à nous donner pour l'humanité. Cela m'a ouvert à la vie, une vie pleine, qui fait sens.

Dès ma jeunesse, je me suis beaucoup plus intéressé à la politique internationale qu'à la politique suisse, sans avoir l'impression d'être moins suisse pour autant. Au collège, guidés par des prêtres, nous avons été très naturellement initiés à la doctrine sociale de l'Église à travers *Pacem in terris*, déjà cité, et aussi *Populorum progressio* de Paul VI sur le développement. Le leitmotiv de cette encyclique était : « le nouveau nom de la paix, c'est le développement. » Vous n'étiez pas née ! On n'en parle pratiquement plus aujourd'hui, même à l'intérieur de l'Église.

Au CICR, les réfugiés iraniens que j'ai aidés à trouver une terre d'asile, les Angolais que le CICR a arrachés à la famine, les détenus politiques sud-africains et les prisonniers de guerre que j'ai visités ont été autant d'actions qui m'ont permis de me montrer solidaire. J'étais pourtant bien conscient de la portée limitée de ces actions.

À toutes ces victimes, j'ai tenu un discours vrai qui parle des perspectives réalistes que je pouvais leur offrir ; pour eux c'était le seul discours utile. L'un des pièges de l'action humanitaire, c'est de trop s'identifier aux victimes et de leur

parler en termes romantiques ; mais les tromper est pire que tout.

En Afrique du Sud, quand je rencontrais Nelson Mandela, c'est lui qui théorisait notre action dans la solidarité. « Vous, vous devez montrer votre solidarité par l'assistance, matérielle et culturelle que vous nous donnez. La politique, on s'en occupe ». Il nous enjoignait à l'assister afin qu'il puisse, lui, faire de la politique. Ce grand politique a montré, contrairement à ce que vous dites, que le progrès politique et social est encore possible aujourd'hui, même en Afrique.

#### DONNER N'EST PAS UNE VERTU EN SOI

**BP :** *Je comprends mieux la profondeur de vos engagements, à la lumière de vos expériences et de vos références spirituelles. Mais pour en revenir à la Suisse, l'esprit de solidarité fait-il encore partie de la réputation de notre pays ?*

**PG :** Pas toujours. Je me souviens d'une mission aux Philippines peu après la chute de Marcos, dont on savait que des fonds importants étaient placés chez nous. En tant que citoyen suisse, j'ai été à plusieurs reprises pris à parti par des Philippins, pour qui j'étais le suppôt d'un pays profiteur soutenant leur dictateur déchu. Même si je n'étais pour rien dans l'affaire, je me sentais honteux d'appartenir à un pays qui renvoyait une image de richesse et d'égoïsme.

**BP :** *Est-ce que cette affaire vous permet de comprendre les médias lorsqu'ils accusent la Suisse de cynisme et de fermeture ? Si je me fais l'avocate du diable, que pensez-vous des gens qui ne donnent plus aux organisations humanitaires ? Il y a des escrocs, des loufoques, et de gros fromages dans le secteur « non-profit »...*

**PG :** Donner n'est pas une vertu en soi. Le discernement précède le don. Prendre le temps de s'informer sur le sérieux des organisations qui nous sollicitent et sur les programmes qu'ils mettent en place est fondamental avant de donner. Un des critères de base sur le choix des organisations que l'on



veut aider, c'est la précision des besoins que couvre tel ou tel programme. L'Arche de Zoé, par exemple, était défaillante à cet égard : on ne savait pas très bien de quels enfants il s'agissait, ni quels étaient leurs besoins, ni les manières dont l'organisation entendait s'en occuper.

Pour un donateur individuel, il vaut mieux, en général, orienter ses dons vers des projets de petite dimension et qui ont des objectifs précis. Personnellement, je me suis engagé pour soutenir l'hôpital de Lukla, une petite structure au Népal qui vient en aide à des populations sherpas où la mortalité infantile est parmi les plus élevées du monde. C'est quelqu'un de mon village de Charmey, Nicole Niquille, ancienne guide de montagne aujourd'hui paraplégique, qui m'y a associé. Nous sommes très engagés dans ce programme avec ma femme. Par exemple, à Noël, dans notre famille, on ne se fait pas de cadeaux entre adultes, mais on fait une cagnotte au bénéfice de l'hôpital. Vous voyez : il y a une articulation entre le local et la solidarité universelle.

**BP :** *Quand on ne dispose pas d'informations de première main, quel est pour vous le rôle de l'information dans l'humanitaire ?*

**PG :** L'information n'a pas la même valeur pour un journaliste et pour un humanitaire. Pour le journaliste, l'information a une valeur intrinsèque, puisque son métier est de la mettre à disposition du public. Pour l'humanitaire, elle est un outil de sensibilisation à une problématique, à des besoins. Le talent de communicateur d'un Kouchner a fait que l'humanitaire a souvent été, à une époque, à la une de l'actualité. Cette communication a beau être coupée de la réalité du terrain, la prise de conscience de la nécessité de l'action humanitaire dans le monde qu'elle a provoquée constitue en soi un grand progrès.

**BP :** *Vous approuvez donc la mise en scène du sac de riz, qui est resté dans les mémoires...*

**PG :** Le rôle de l'humanitaire ne consiste pas seulement à livrer des sacs de riz, mais aussi à protéger les plus démunis

des abus des plus forts. Il ne faut jamais oublier qu'entre victimes, les rapports de force jouent comme dans n'importe quel autre groupe humain. Le rôle de l'action humanitaire consiste également à redonner leur dignité aux personnes considérées comme de vulgaires pions ou comme cibles sur lesquelles on tire. Ces victimes ont droit à la protection de leur vie et de leurs droits. Et pour la plupart des journalistes, ce sont des éléments trop longs à expliquer...

**BP :** *Je partage dans une large mesure votre critique du fonctionnement journalistique. Mais les médias ne sont pas responsables de tous les maux. Les politiques ont, eux aussi, tendance à transformer des situations complexes en affrontements manichéistes où il s'agit de prendre position pour le Bien contre le Mal, jusqu'à instrumentaliser des machines comme l'ONU. Kouchner est un spécialiste de cette manœuvre, comme l'a montré Pierre Péan – un journaliste – dans son ouvrage<sup>2</sup> paru en 2009. Pourquoi les institutions humanitaires ne prennent-elles pas en main leur propre communication ?*

**PG :** Quand je suis entré au CICR en 1984, la seule consigne c'était : « Taisez-vous, sinon c'est la porte. » Cette étiquette est restée mais l'institution a beaucoup évolué. Il est une circonstance, au CICR, où l'on est certain de recevoir l'attention des médias : c'est quand il y a des morts ou des otages dans l'institution. Je peux le comprendre, mais c'est négatif et ça manque de pudeur. Le père d'un délégué tué en mission m'a traité d'assassin, sous le coup de l'émotion. Voilà le genre d'image que les médias véhiculent, pas toujours à bon escient.

Pour moi, l'entrée au CICR signifia passer à l'action, mettre en œuvre mon sentiment d'appartenance à l'humanité universelle. Plus la société est dans une honnête médiocrité moins on veut faire quelque chose. Quand tout va à peu près, qu'y a-t-il encore à faire ? En revanche, face à un prisonnier de guerre de 13 ans, qui est là depuis cinq ans, comme j'en

---

2. Pierre Péan, 2009 : *Le monde selon K*. Paris : Fayard, 324 p.

ai vu durant la guerre Iran-Irak (1979-1988), psychiquement démoralisé car il ne sait pas quand il va être libéré ni quand la guerre va se terminer, la motivation va de soi.

## TECHNICIENS COMPASSIONNELS

**BP :** *L'individualisme règne en Occident. La compétition à couteaux tirés est-elle aussi de mise parmi les humanitaires ?*

**PG :** Au CICR, je m'étais systématiquement opposé à ce qu'on développe l'esprit de carrière, je pensais que la motivation humanitaire était quelque chose de plus « pur ». Aujourd'hui, non seulement on y fait carrière, mais l'institution fournit des plans de carrière... Il m'est arrivé de parler avec d'anciens responsables – la vieille garde si l'on veut – et nous avons constaté que le CICR et l'humanitaire en général tendent à se techniciser, à devenir très pointus, presque froids. De sorte que la motivation de fond qui porte sur la dignité des êtres humains est de plus en plus implicite.

**BP :** *C'est la maladie du « world class ». Il me semble que dans toute grande organisation transnationale, l'expatriation devient factice, si l'environnement de travail est le même qu'en Occident. Quelle est la différence, pour vous, entre la mobilité et le voyage, le voyage où l'on va à la rencontre de l'autre ?*

**PG :** Travailler en Afrique, que ce soit pour le CICR ou pour Nestlé, c'est dépaysant !... J'ai néanmoins connu de hauts responsables du privé, et des diplomates, très soucieux d'aller vers les populations locales. De tels exemples sont rares, tandis qu'au CICR c'est en général la règle.

**BP :** *Est-ce qu'une expérience chez Nestlé, par exemple, peut amener un Suisse à réfléchir sur l'Autre ?*

**PG :** Oui. Je l'ai vu, en particulier en Angola. Certains cadres peuvent être surpris, se remettre en question. Pour

cela, il faut qu'ils voyagent un peu dans le pays, qu'ils se mêlent à la population.

Je ne suis pas certain que le voyage pour le voyage y aide, à moins d'aller vers l'habitant. Moi-même, jeune, j'étais surtout passionné par la philosophie. C'est beaucoup plus tard, en travaillant pour le CICR, que j'ai découvert la fascination de la différence. Autrement dit, je suis d'abord parti et ensuite j'ai découvert que ces expériences m'enrichissaient infiniment. Par exemple, mon affection pour les Africains ne m'est venue qu'après avoir vu sur place leur gaieté, leur degré de résistance à la souffrance, mais aussi leur solitude.

J'ai d'abord appris à mesurer la distance qu'il y a entre un Africain et un Suisse ; on ne devient pas angolais parce qu'on vit dans le pays. Mais en voyant vivre des Angolais très démunis j'ai pris conscience de mes propres privilèges. La force de mon identité suisse n'a jamais été un obstacle à mon contact avec ces populations. L'identité sort toujours renforcée de l'ouverture.

**BP :** *Que pensez-vous de la colonisation ?*

**PG :** C'est une question extrêmement complexe, que j'ai posée à des Angolais à l'époque du régime communiste. La réponse la plus fréquente était qu'ils regrettaient en bonne partie les effets de la décolonisation. Plusieurs de mes interlocuteurs auraient même soutenu un référendum pour le retour des Portugais.

La façon dont la décolonisation s'est faite, cette sorte de rupture brusque a été catastrophique, par la faute des colonisés comme des puissances coloniales. Le Congo (la RDC aujourd'hui), par exemple. Quoi qu'on puisse reprocher à la Belgique, elle avait mis en place un système éducatif qui a largement été abandonné dès 1960. Le ressentiment était compréhensible, mais quel gâchis.

La colonisation était malheureuse, mais la décolonisation aussi.

**BP :** *Vous êtes-vous senti colonisateur ?*

**PG :** Oui. Plus d'une fois. La première image qui me vient est celle de l'Angola en pleine guerre, à Huambo, sur les hauts-plateaux. Quand on y arrivait en avion, ce qui sautait aux yeux, c'était une énorme tente avec une croix rouge, celle de l'atelier de maintenance des avions du CICR. C'était symbolique d'une certaine mainmise du CICR sur l'aéroport.

Toujours en Angola j'ai été accusé de négligence par le numéro deux du régime marxiste pour avoir risqué de laisser empoisonner trois mille tonnes de haricots par les Sud-Africains, la marchandise y ayant transité. Cette expérience m'a fait sentir à quel point notre action alimentaire dans ce pays pouvait être perçue comme une sorte d'impérialisme faisant peu de cas des populations locales

**BP :** *Que se passe-t-il quand on rentre au pays ?*

**PG :** Quand on rentre, on a acquis de la résistance au stress et aux situations de crise. Ce sont des qualités utiles. Le handicap, c'est d'être sorti du monde du travail « à la suisse » ; les délégués deviennent parfois un peu africains ou latinos dans leur gestion du temps, et ça peut faire peur aux patrons. Toutefois, dans mon expérience, les plus capables des ex-délégués trouvent assez facilement du travail dans les ressources humaines, à de hauts niveaux de responsabilité.

## L'HONNEUR DES MÉDIAS

**BP :** *S'il y a un domaine dans lequel la Croix-Rouge est stricte, c'est l'impartialité. Un peu à l'excès peut-être, parce qu'on n'entend guère le CICR lorsque les institutions internationales sont instrumentalisées. Si les médias ont perdu leur honneur en Irak et en ex-Yougoslavie, le CICR n'aurait-il pas eu un rôle à jouer face aux puissances occidentales qui bafouent le droit humanitaire ? Ma génération n'a vécu ni la Seconde guerre mondiale, ni la guerre froide, nous n'avons pas colonisé la moitié du monde. Nous avons donc moins*

*besoin que vous de bonne conscience, nous avons plutôt besoin d'espoir et de confiance aussi peut-être. Dès les années 90, l'ONU a perdu de sa crédibilité avec l'embargo sur l'Irak, suscitant une méfiance à l'égard de la politique supra-étatique. La frontière entre aide humanitaire et aide au développement est floue, celle entre l'aide au développement et l'impérialisme encore plus. Je ne vois plus bien comment l'humanitaire peut faire autre chose que panser des plaies, toujours plus de plaies. Il est indispensable d'agir concrètement, mais cela suffit-il aujourd'hui à créer une dynamique, un imaginaire tel que celui que vous appelez de vos vœux ?*

**PG :** Quand on parle d'humanitaire, il faut d'emblée écarter deux conceptions extrêmes. D'un côté, l'humanitaire est inattaquable parce qu'il fait du bien et qu'il fait donc toujours tout juste. Cette approche dominait surtout dans les années 80. Elle est dangereuse, car elle oublie tous les pièges, notamment politiques. À l'autre extrême sévit un courant dans lequel il est de bon ton de démolir sans nuances l'humanitaire parce qu'il prolongerait la guerre, parce qu'il serait corrompu et mal organisé, parce qu'il ne sert pas à grand-chose, parce qu'il y a des choses plus urgentes à faire. Laure Lugon<sup>3</sup> va jusqu'à écrire : « Le CICR, c'est la grande illusion. L'illusion du bien, du juste, du vrai, du neutre, de l'honnête. Le CICR c'est souvent une garnison de soldats de l'idéologie, un repère d'idiots bardés de convictions, une bande de croisés de l'humanitaire, férus de manichéisme, persuadés que leur religion s'expatrie, s'impose mais ne se partage pas. »

Oublions ces idées toute faites et toutes fausses : j'ai rencontré surtout de la motivation et du professionnalisme alliant indissociablement aide (matérielle, médicale) et protection. En fait, l'aide ne sert à rien si on ne peut pas rendre aux victimes leur dignité, en veillant à ce que leurs droits minimaux soient respectés. C'est là que réside le plus

---

3. Laure Lugon Zugravu, 2007 : *Au crayon dans la marge*. Genève : éd. Faim de siècle et Cousu mouche, p. 157.

grand défi de l'humanitaire, et non dans les prouesses logistiques que rapportent les médias.

La multiplication des acteurs humanitaires, notamment étatiques, et l'intervention des donateurs qui demandent des comptes, rend la sauvegarde d'un humanitaire indépendant difficile.

Les humanitaires n'agissent qu'au niveau des effets et doivent savoir passer le témoin aux politiques. Au Darfour et à Gaza, les humanitaires sont très actifs mais de plus en plus impuissants, car dans ces deux situations, les dirigeants occidentaux se contentent de « jouer » aux humanitaires au lieu de remplir leur rôle politique, ce qui ne fait que prolonger le conflit.

**BP :** *Il est à craindre, à vous entendre, que l'engagement humanitaire procède aujourd'hui d'une volonté adolescente, qui trouve le monde injuste et l'action nécessaire. Ou une volonté a posteriori, lorsqu'on fait le bilan et qu'on déplore de ne pas en avoir assez fait... Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait... Où est la volonté d'action de l'adulte actif, qui a les moyens politiques et financiers et la volonté de transmettre ? Le CICR lui-même renâcle à engager des délégués de plus de 40 ans – vous en avez fait personnellement l'expérience. Vous parlez d'une vie pleine, aujourd'hui l'horizon de l'action c'est souvent trier ses déchets dans sa cuisine – tout ce qu'il reste à faire de concret ici et maintenant, parce que l'on craint désormais pour soi et sa famille autant que pour l'autre. Voilà pourquoi je crains que ce concept d'humanité ne soit plus aussi fédérateur que par le passé, où tout allait relativement bien ici et où l'information sur ce qui se passait ailleurs donnait l'impression de pouvoir distinguer là où il était prioritaire d'agir.*

**PG :** Si je me trouve face à un Suisse désespéré car il ne trouve pas de logement, ou d'emploi, c'est pareil : en principe, cela déclenche en moi une volonté d'action. L'humanitaire a été longtemps l'image de marque de la Suisse. Il a contribué à la renommée suisse. Mais ce n'est pas quelque

chose que l'on va pouvoir maintenir encore longtemps si l'on continue à se recroqueviller sur nous-mêmes.

**BP :** *Se recroqueviller c'est vite dit... Être solidaire, c'est difficile sans certains moyens matériels. Or comment le jeune qui galère pour s'en sortir peut-il avoir le réflexe de solidarité que l'on n'a pas envers lui ? Il existe en Allemagne des consultants spécialisés qui aident les seniors à dépenser tout leur patrimoine juste avant de mourir. Dans certaines familles, on place son argent dans de « bonnes œuvres » ou pour assurer ses vieux jours plutôt que de transmettre à la jeune génération, arguant qu'il était facile pour un jeune de faire un petit boulot qui lui permette de vivre. Ils faisaient référence à leur jeunesse à eux. Pensez au bradage du patrimoine foncier, notamment dans les zones touristiques de montagne, à la faveur des booms immobiliers des vingt dernières années. De plus en plus souvent, sous prétexte de liberté, les jeunes doivent se débrouiller seuls. La génération qui a prétendu nous préparer à affronter le monde a peut-être confondu expérience et dépendance. Lorsqu'on dépend très jeune d'un « petit boulot » pour vivre, on ne fait pas de bonnes expériences, on n'apprend pas à se défendre, on apprend juste à se soumettre, ce qui provoque de mauvais réflexes lorsque l'on entre pour de bon dans la vie professionnelle, et nous prive tout simplement de fierté. C'est la porte ouverte au mobbing et autres abus de pouvoir. C'est la porte grande ouverte aussi à la surqualification : on accepte des postes au-dessous de son niveau de formation parce qu'on n'a pas pu prendre le temps de chercher ou d'étudier autant qu'on aurait voulu. Et souvent, on y stagne durant des années. Quel gaspillage !*

**PG :** Pour que les jeunes trouvent motif à se mobiliser, il est vrai que le reste de la société doit montrer l'exemple. Si la société dans son ensemble devenait plus solidaire, la veine sociale interne reprendrait vie et apporterait aux jeunes des solutions. L'emploi par exemple, en Suisse, est tributaire de l'étranger. Les jeunes générations doivent s'ouvrir à la mobilité et, pour cela, ne pas prêter l'oreille aux sirènes du repli